

Roland Rossero

Rebrousse temps



Roland Rossero

Rebrousse temps



Editions Humanis

*À Monique et Roger
qui ont eu la générosité
de me confier leurs souvenirs.*

© 2017 – Editions Humanis – Roland Rossero

ISBN versions numériques : 979-10-219-0311-1

ISBN version imprimée : 979-10-219-0310-4

Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Image de couverture : photomontage de Luc Deborde



Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde
Éditions Humanis
BP 32059 – 98 897 Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Environ 177 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

TRAJECTOIRE	4
POINT DU JOUR	5
UNE JOURNÉE BIEN REMPLIE	6
CAFÉ	9
CREEK	10
MÉLANGE	12
ÉCRITURES	13
PASSANTE	16
MÉTISSAGE	17
THÉ	19
<u>GÉNÉRATIONS SUIVANTES</u>	<u>20</u>
<u>ÉCOLIERS</u>	<u>21</u>
<u>PASSAGE</u>	<u>22</u>
<u>POSTE</u>	<u>24</u>
<u>PREMIERS PAS</u>	<u>25</u>
<u>PHILOSOPHE</u>	<u>28</u>
<u>COMA</u>	<u>29</u>
<u>CIRCULATION</u>	<u>32</u>
<u>ACCIDENT</u>	<u>33</u>
<u>FAMILLE</u>	<u>35</u>
<u>DILEMMES</u>	<u>36</u>
<u>CASSE-CROÛTE</u>	<u>38</u>
<u>PARTIE DE CHASSE</u>	<u>39</u>
<u>JEUNE FEMME</u>	<u>41</u>
<u>RENCONTRE</u>	<u>42</u>

<i>COMMERCE</i>	44
<i>CAVALIER SEUL</i>	45
<i>TRAIT D'UNION</i>	47
<i>CRASH</i>	48
<i>PRÉNOMS</i>	50
<i>NAUFRAGE</i>	51
<i>OBSCURITÉ</i>	52
<i>NUIT BLANCHE</i>	53
<i>AUJOURD'HUI</i>	56
<i>EAU VIVE</i>	57
<i>MOLUQUE</i>	58

TRAJECTOIRE

Attention peinture flèche !

Dans ce parking du centre-ville, une entreprise de marquage au sol s'affaire afin de redonner du lustre à des tracés de stationnements en épis ternis par le temps, à des places pour handicapés délavées et à des sens giratoires rendus invisibles par le passage de milliers de pneumatiques. L'équipe a presque fini, ne reste plus qu'à peaufiner les extrémités triangulaires des dernières flèches pointant vers l'avenue limitrophe.

Ces motifs dessinés délicatement au pochoir ne sont pas toujours respectés par les automobilistes qui n'ont ni l'envie ni le temps de faire le tour dans le bon sens. Vie moderne trépidante oblige. Le seul qu'ils ont plaisir à suivre est le sens du raccourci. Cela fonctionne souvent lors des heures creuses, on jette un coup d'œil et l'on embraye, faisant fi des bonnes manières.

Cependant, avec un zeste de malchance, on peut se retrouver nez à nez, pare-chocs contre pare-chocs, avec un entrant. Qui, fort de son droit, ne reculera pas d'un centimètre. Au mieux, une marche arrière résoudra ce conflit larvaire. Au pire, de la tôle froissée conclura le duel... En tout cas, il faudra se plier à ce sens giratoire, la société y oblige.

Pour l'heure, personne ne peut entrer ni sortir, des plots en plastique faisant barrage, en attente du séchage complet de la peinture blanche. Tous, automobilistes garés en attente de sortie ou piétons traversant l'aire, respectent la trêve. Beaucoup ont en mémoire leurs coloriages d'enfance sur lesquels ils s'appliquaient, pointe de langue pendante. Ces figures précises d'un blanc éclatant forcent le respect, la discipline et la direction. Nul n'a le cœur à faire baver ces surfaces impeccables. On aperçoit même quelques badauds — le propre du badaud est de s'intéresser à tout et, donc, un rien le captive — marcher lentement, voire s'arrêter, pour admirer la géométrie euclidienne de ces injonctions.

Mais voilà qu'un merle moluque, sautillant joyeusement au ras du sol comme le font souvent les congénères de son espèce en goguette, sème le désordre dans cet agencement millimétré. Il traverse de biais la dernière flèche, encore humide, et imprime une suite aléatoire d'empreintes de ses petites pattes blanchies au sortir du triangle encore poisseux. Même égaré en pleine ville, le petit oiseau laisse agir son instinct et son libre arbitre. Il ira où bon lui semble. Ces petits pas de côté, ces marques de pattes, un poil — une plume ? — rebelles, témoignent de sa liberté. On ne peut rien ordonner à la faune, à la flore ni à la nature en général. Les cages qui enferment, les jardins qui alignent, le commerce et l'industrie qui échafaudent et détruisent, seront toujours impuissants devant l'exubérance tous azimuts du vivant, alliée à la force invincible du temps.

Au diable les trajectoires imposées ! Les plantes semées au gré du vent, les animaux sauvages et les hommes en symbiose avec l'environnement sont plus heureux.

Plus libres.

Parole d'oiseau !

POINT DU JOUR

Les gestes sont lents, sans être apathiques, et les pas mesurés, malgré la raideur des genoux. Ce qui n'empêche pas une marche déterminée. Tendue vers un seul but, le même tous les matins. Un morceau de brousse miraculeusement préservé. Un îlet urbain de verdure dans une mer bétonnée.

Un jardin secret.

Dérobé au regard des passants, ce périmètre appartient à Roger, un vieux monsieur qui atteindra bientôt neuf décennies. Presque quatre-vingt-dix ans d'émerveillement devant la beauté du monde, même si une maladie dégénérative de la rétine lui en cache désormais une grande partie. L'imagination et la mémoire pallient ce manque, elles ne sont jamais aveuglées.

Et puis, il pourrait effectuer ce bref parcours quotidien rien qu'à l'odorat, guidé par l'exhalaison des fleurs à l'aube. Averti aussi par le chant des perruches dont il connaît l'emploi du temps et l'emplacement des nids.

Roger a quand même pris l'ascenseur pour descendre du premier étage. Cela ménage ses articulations, et une chute dans l'escalier est toujours à redouter. Il sort sur le bout de parking attendant à la porte d'entrée du bâtiment B de la résidence, nichée sur le versant ouest de la Vallée-des-Colons. Vingt mètres goudronnés à parcourir et les pierres sont là. Elles balisent le début d'un sentier dissimulé. Quelques rocailles amorcent des marches taillées dans la terre par ses soins. Ces degrés permettent d'atteindre son havre de paix, au pied de l'immeuble.

Cinq heures du matin, le quartier est encore assoupi, il ne sera pas dérangé.

Dès les premiers instants de son trajet quotidien, un carrousel d'images afflue à son esprit. Son passé indélébile.

Tous les matins, la figure du vieil Ouli l'accompagne.

Ouli, son mentor mélanésien, son guide. Figure tutélaire du clan de sa mère, il est celui qui lui a appris à regarder. À voir l'invisible.

Là-haut dans le Nord.

Il y a longtemps.

Hier...

UNE JOURNÉE BIEN REMPLIE

Nouveaux, tout en muscles et en tendons, Ouli déterre un igname. C'est le tout premier récolté dans son champ. Ce n'est pas un vrai champ, plutôt une parcelle réduite qu'il entretient depuis très longtemps. Un petit coin de cette terre si importante pour chaque Mélanésien. Ses petits-enfants lui ont dit qu'il allait avoir cent ans lors de la cérémonie des prémices qui aura lieu dans quelques jours. Le vieux Kanak les croit. Il n'a jamais vraiment compté, et encore moins depuis le décès de sa vieille.

Son grand âge lui permet tout, il est considéré comme chef, comme ancien, comme détenteur du panier, comme le pilier éternel du clan. Paradoxalement, sa longévité l'a conduit à une vie en solitaire. Il vit toujours nu, du matin au soir. Sauf à la tombée de la nuit, où une de ses parentes lui tend un *manou* qu'il sangle sur son bassin avant de fumer sa pipe et d'échanger quelques paroles avec d'autres membres de la tribu dans un moment de quiétude partagée.

Ce matin, les premiers rayons d'une journée de février, s'annonçant belle et très chaude, caressent son épiderme tanné et recuit, ne craignant plus ni rides, ni écorchures, ni intempéries. La graisse n'a jamais eu de prise sur ce corps rompu aux travaux en pleine nature depuis le plus jeune âge. Chaque jour, il a besoin d'exercice, d'où ses marches vers les plantations à flanc de montagne. Seuls le repos nocturne et les journées cycloniques l'ont vu opérer des replis vers l'intérieur d'une case.

L'unique morceau d'étoffe qu'il porte sur lui est à usages multiples. Ouli le ceint le plus souvent autour de son front, pour retenir la sueur et comprimer la masse encore abondante de sa chevelure. Des tire-bouchons neigeux et denses prolongés par une barbe de la même couleur, tout aussi broussailleuse. À cet instant, la bande de tissu lui sert de *bagayou* protecteur, car ouvrir la terre avec un outil peut s'avérer dangereux. Le troisième emploi sera d'en faire un sac pour transporter l'igname fraîchement déterré ainsi que le taro qu'une de ses petites-filles lui a confié pour son repas de la mi-journée.

Il est parti très tôt ce matin pour rallier son jardin qui est à l'écart de la tribu. C'est un petit lopin qui se situe dans les premières pentes jouxtant la vallée de la Tchamba. Autour du terrain, devenu tabou après plantation, se dresse une barrière symbolique faite de feuilles de cocotiers tressées. Ainsi, aucun mauvais regard ne peut jeter de sort sur les tubercules sacrés. Une fois la mise en terre effectuée, le champ lui-même a un sens et une orientation. La tête du terrain est dirigée vers la pente montagneuse tandis que l'autre extrémité regarde la mer. Cette portion marine est dominée par un bois-de-fer dont les branches sont parsemées de bouts de tissus. Le pied de l'arbre est bordé de cordyline et de pierres recouvertes de terre, éléments minéraux en lien avec le soleil et la pluie.

Le vieux se redresse, défait le tissu autour de son sexe et s'essuie le visage avec. Puis, sa maigre silhouette présente l'igname à l'astre solaire tandis qu'un sourire éclatant lui fend la face. Il est temps de redescendre vers le creek. Le tissu en bandoulière enfermant l'igname mâle et le taro femelle en un doux contact, le vieux suit un chemin que ses plantes de pieds entretiennent depuis des lustres. Ça y est, il sent la présence du grand kaori millénaire. Le creek n'est plus très loin. Lorsqu'il passe à côté du tronc majestueux, une brise fait frissonner ses ramures. Un salut du grand arbre. Ce même souffle qui, depuis des siècles, essaime ses graines pour constituer une forêt qui fait la fierté des gens de la vallée.

Arrivé près du creek, il se déleste de son maigre bagage et se plonge dans l'eau courante un long moment. Un bain régénérateur qui le lave de toutes les souillures corporelles et spirituelles. Rafrâichi, il s'étend sur la rive et se sèche au soleil. Il ne bouge plus un muscle,

c'est une statue couchée qui écoute les bruits de la nature : chant de l'eau courante, bruissement des insectes, risées dans les feuillages, mouvements ténus de la végétation près de son oreille.

Après cette sieste réparatrice que son grand âge réclame, il fouille entre des plantes aquatiques poussant au bord de l'eau. Il en sort un *tamioc* et une antique marmite dont l'extérieur est culotté par le feu et l'intérieur par les cuissons. Il collecte un peu de bois sec et allume un feu grâce à une boîte d'allumettes qu'il extirpe de sa boule de cheveux, tel un magicien. Dès que l'eau bout, il y plonge des morceaux d'igname et de taro, pelés au sabre et brisés à la main. La chair de l'igname est d'un mauve qui s'accorde avec celle, violette, du taro. Leur cuisson est brève, les deux tubercules étant d'une variété tendre. Ce qui arrange sa denture délabrée par les ans. Lors de la préparation, il en profite pour remercier les lutins de la forêt et l'esprit de ses ancêtres. Lorsque les tubercules sont cuits, il vide la majeure partie de l'eau et commence à manger. Il mastique avec respect les premières bouchées d'igname qui doivent lui inspirer les chemins à suivre pour l'année à venir. Une prévision magique qu'il n'oublie jamais lors de ce baptême culinaire. Soudain, l'ombre d'un nuage passe sur ce repas rituel. L'aura solaire, un instant abolie, confirme la naissance attendue du tubercule. Ouli sourit et termine ses agapes.

Il lave la marmite dans l'eau du creek, l'essuie et la replace dans son écrin végétal avec le *tamioc*. Promue garde-manger, la portion de tissu fait de nouveau office de sac en enrobant un dernier morceau d'igname cuit et non consommé. Il est temps d'aller visiter les anciens dans la grotte. Sa grotte. Il entame une remontée vers ce lieu sacré, un itinéraire fait de méandres qui en préservent le mystère. Pendant le trajet, au cours duquel il s'arrête plusieurs fois pour souffler, face à la déclivité, il songe que le temps de la transmission est venu. La prochaine fois, il s'y rendra avec un jeune métis — fils d'une femme de son clan, mariée à un Blanc — qui vient chaque soir lui parler ou simplement le saluer et se tenir un moment avec lui. Ce jeune homme est une symbiose entre le monde des Blancs et son clan. Ouli ne voit pas d'autre proche plus digne de cet honneur que lui.

Et soudain, l'immense entrée de la grotte est devant lui. Malgré sa taille, elle est dissimulée au regard d'un éventuel randonneur jusqu'au dernier instant. Depuis des décennies, la grotte et ses deux locataires n'ont pas d'autres visiteurs que le vieux Ouli. Il y pénètre et laisse le temps à ses yeux de vaincre l'obscurité. Au bout d'une quarantaine de mètres, un puits de lumière lui signale l'emplacement des sépultures. Gardiennes immobiles de l'endroit, les deux *momies* reposent sur des amoncellements de pierres plates. Comme endormies sur leur autel respectif, elles ont été ficelées, il y a longtemps, avec de fines racines de banyan tressées, puis enduites de la sève hémostatique d'un arbre que les ancêtres appelaient *embro*. Une sève capable de sécher et de tanner la chair de ces *mémoires*. Ouli fixe ce grand chef et son sorcier, détenteur du secret des plantes qui soignent et qui tuent. Les deux momies sont encore revêtues par endroits de liens végétaux et de morceaux de tissus aux couleurs passées. Il les contemple un long moment, puis s'assied au bord des lits de pierre. Il dépose le morceau d'igname en offrande entre les deux stèles naturelles et reste là, immobile, oubliant le temps.

La lumière du puits rampe lentement sur le sol. En milieu d'après-midi, elle se déverse comme un projecteur sur les deux momies. Le vieux lève les yeux et en observe la source : une bouche étirée, bordée de fougères arborescentes dont les frémissements font danser la frange du halo. Son regard revient sur les deux anciens. Il admire les nombreuses orchidées ayant poussé dans l'humus qui entoure les pierres plates. La lumière, magnifiant leurs contours, les mue en ornements. Au milieu du massif floral improvisé, une pousse de fougère apporte sa touche de vert tendre. Elle n'existait pas la dernière fois qu'il est venu échanger avec les anciens. C'est un signe. Il comprend.

Le halo lumineux poursuit sa trajectoire et s'affaiblit. Il est temps de redescendre dans la vallée. Le soir, un manou chamarré noué autour de la taille, Ouli fume tranquillement près de

sa case. Le dos appuyé contre la cloison en niaouli, il attend Roger, son jeune parent par alliance. Celui à qui il va confier son secret. Celui qui va l'accompagner dans sa future demeure.

Bientôt. Là-haut.

Avec les deux anciens.

Dans la montagne.

CAFÉ

Au début, la descente sur les marches irrégulières est laborieuse, la pente est malaisée et rendue glissante, certains matins, par la rosée. Les derniers degrés sont soutenus par de courtes planches. Malgré la lenteur de son déplacement, le vieux monsieur descend la rampe d'une traite. Il a gardé une aisance de chèvre. Il progresse nu-pieds et ses callosités sont des antidérapants précieux. Le sentier devient enfin horizontal, parking, rue et béton ont complètement disparu.

Roger est à présent chez lui.

Il n'est vêtu que d'un short de toile bleue et d'un tricot de peau gris clair. Sa chevelure courte, encore drue, est blanche, comme la fine moustache qu'il porte avec élégance. La peau du visage est tannée. Ses rides d'expressions sont des courbes de niveau du temps écoulé. Il dépasse un bougainvillier violet et touffu, marquant l'entrée du jardin. Il en hume une fleur offerte et s'arrête.

Cette première halte lui permet de souffler un peu. C'est aussi l'occasion de saluer un unique plant de café, cajolé par ses mains vertes.

Il a planté ce caféier dès son arrivée dans la copropriété. Plus pour la beauté des fleurs blanches que pour une minuscule récolte. Ce plan vient de la côte Est, de Poindimié exactement.

Cet arbre qu'il vénère est hautement symbolique. Sans café, il ne serait pas né ici, en Nouvelle-Calédonie. C'est le café qui a poussé ses grands-parents maternels, Léon et Marie, à quitter leur Picardie natale. Ajouté à la propagande métropolitaine d'un gouverneur, partisan acharné du peuplement de ce bout d'Océanie.

Sans les grains de cet arbuste, pas de graine semée dans le ventre de sa mère. Il ne serait jamais sorti du néant. D'ailleurs, il s'est toujours senti vivace, tonique, plein d'énergie, comme cette boisson.

Quelques cerises sont en formation, il en caresse une du bout des doigts.

Ce geste le transporte presque cent vingt ans en arrière.

En 1898...

CREEK

Malgré son immense lassitude, Léon est au bord du fou rire. Sept semaines auparavant, lors de leur embarquement à Marseille à bord du *Ville de La Ciotat*, il n'aurait osé imaginer pareille arrivée.

À dos d'homme !

Tout comme son épouse Marie, quelques mètres derrière lui, il se trouve juché sur le dos d'un indigène lui faisant traverser une rivière. Un « creek », comme on dit ici. À cheval sur un Canaque robuste qui le trimbale avec facilité. L'homme est nu, à part un cache-sexe tressé. De l'eau à la taille, il avance avec assurance dans le courant. Léon a l'impression de retomber en enfance, quand il jouait au tournoi médiéval avec ses copains du village. À trente-six ans, cette position de cavalier, quoique confortable, lui semble grotesque, d'où l'envie de rire. Cependant, il l'a acceptée sans difficulté, ses bottes en cuir, suspendues autour du cou, et son pantalon de costume remonté sur ses mollets de paysan ne souffriront pas de la crue. De plus, la fatigue accumulée depuis leur départ l'a rendu docile. Il n'a pas résisté lorsque le jeune homme lui a enjoint, par gestes, de le prendre pour bête de somme.

Le lit de la rivière, rendu large par un orage en amont, est le dernier obstacle avant de découvrir leur nouvelle terre. Leur nouveau « chez-soi ». Il sent Marie impatiente aussi, derrière lui. Le dos musculeux du Canaque tangué, le berce presque, il a envie de dormir, de se laisser aller, de glisser dans un songe, un sourire d'ange aux lèvres tel un nouveau-né repu. Un tangage n'ayant rien à voir avec celui qui les a accompagnés lors du long voyage en mer...

La mère de Marie était contre cet exil — elle avait employé à dessein ce mot si définitif —, mais sa fille avait suivi Léon, son homme pour le meilleur. Le pire étant exclu de son vocabulaire. Le plus dur avait été de laisser temporairement leurs quatre enfants chez un oncle, frère de Léon. Trois jeunes fils et une aînée, à l'abri dans leur Picardie rurale en cette fin du XIXe siècle, en attendant l'installation des parents dans ce pays lointain que le gouverneur avait qualifié de Cocagne, voire d'Éden. Le futur passe par le filtre du café, ce nectar qui a bâti des fortunes, forgé des dynasties en Amérique du Sud et en Afrique, notamment. Finis les cultures aléatoires, les rendements chiches près d'Amiens. À eux les grands espaces vierges sous les Tropiques où la vie est douce, le soleil généreux, où l'avenir sourit aux audacieux. C'étaient leurs pensées à tous deux, sur le quai, à Marseille, avant d'embarquer sur le *Ville de La Ciotat*. Marie en troisième classe et Léon en quatrième, par souci d'économie, et par galanterie aussi.

Après deux premiers jours calmes, la météo ayant été clémente et le pont du navire un balcon spectaculaire pour couchers de soleil, la houle avait forcé, le roulis avait imposé sa dure loi et le mal de mer avait cloîtré chacun dans son entrepont respectif. Des souvenirs pénibles et un moral en berne que seules la joliesse et la découverte des escales aux noms exotiques — Port-Saïd, Colombo, Adélaïde — avaient peu à peu effacés. Léon avait remarqué quelques regards dédaigneux de la part des fonctionnaires de la Colonie présents à bord. Une caste étriquée que salaire indexé et sûreté de l'emploi ont toujours confinée dans la mesquinerie. Marie et Léon, solides dans leurs bottes, les avaient rapidement ignorés. Ils n'avaient qu'un seul but, toucher au plus vite cette terre d'espoir. Où leurs bras infatigables et une volonté farouche ne pourraient qu'engendrer de la richesse et du bonheur...

Léon ouvre les yeux, la rive se rapproche. Il se tourne et voit Marie assoupie, la tête reposant sur l'épaule de sa monture humaine. Il sourit à ce tableau. Derrière, cinq autres porteurs peinent sous la charge de leurs malles. Il pense à Stanley, l'explorateur anglais dont il a lu, dans une gazette picarde, le récit de voyage au Congo à la recherche du missionnaire Livingstone. Des écrits, enjolivés par la plume d'un journaliste, qui l'avaient fait rêver. Il ne peut s'empêcher de ressentir une certaine fierté devant sa propre aventure qui débute par une traversée cocasse à dos d'homme.

Dès le lendemain de leur arrivée au port de Nouméa, le Gouverneur les avait accueillis brièvement, quoiqu'avec chaleur. Tout en leur vantant des terrains où il n'avait jamais mis les pieds. On leur avait attribué le lot Saint-Pierre, dans la vallée d'Amoa, sur la côte Est, dans la commune de Poindimié. Des noms sibyllins, inscrits sur une carte, auxquels il fallait à présent donner une réalité. Après quelques conseils pour des achats indispensables et quelques formulaires administratifs à remplir, un caboteur — le *Tour de Côte* — les avait emmenés à destination. Pas mal de sauts de puce avec une mer agréable sur laquelle soufflait un vent soutenu. Les bien-nommés « alizés » qui avaient tempéré l'atmosphère, après l'étouffante moiteur de la capitale. Les petites escales leur avaient permis d'admirer la luxuriance de la végétation, la variété des couleurs. De toute évidence, le passage du bateau représentait un événement important pour les habitants. Pas de routes, seulement une voie maritime pour un ravitaillement régulier. Léon avait tout de suite compris l'importance de ce lien à vapeur.

Le 9 juillet, ils avaient touché le débarcadère d'Ina. Une date fondatrice pour leur famille, pour leur nouvelle vie aux antipodes. Le jour commençait à baisser et un colon voisin, prévenu de leur arrivée, les avait pris en main. Encore un peu de marche avait été nécessaire. Et, maintenant, la fameuse traversée...

Léon vient de se faire déposer sur la rive opposée. Il remercie vivement son porteur qui rit comme ses congénères devant cette manifestation dont ils n'ont guère l'habitude. Leurs bagages sont regroupés sur la berge et d'autres indigènes, qui travaillent pour leur « voisin », s'apprêtent à prendre le relais. Marie est debout, immobile au bord du creek. Elle regarde le fil de l'eau, frontière en mouvement dans ce crépuscule qui rend le ciel mauve. Elle n'est pas triste, même si, déjà, ses quatre enfants lui manquent terriblement. Elle semble au contraire attendrie par tout ce chemin parcouru depuis la gare d'Amiens. Remuée d'avoir traversé le miroir, d'être allée de l'autre côté. Pour de bon.

Ému lui aussi, Léon s'approche d'elle. Ces deux-là s'aiment, il le faut pour accomplir un tel voyage dans l'inconnu. Il lui touche affectueusement l'épaule. Elle tourne son visage vers lui, prête à un baiser, lorsque brusquement Léon disparaît. Il vient de glisser sur le bord détrempe et s'étale dans un grand plouf ! Marie s'esclaffe ainsi que tous les porteurs. Certains sautent dans l'eau pour rejoindre Léon qui, après un instant de stupeur, libère également sa bonne humeur. Le fou rire est général. Marie entre à son tour dans l'eau, elle éclabousse son époux. Chahutant comme des enfants, ils sont trempés, détendus, heureux. Dans ce gag, digne du tout récent cinématographe, ils voient tous deux un signe du destin. Boire la tasse au sens propre avant de la remplir avec ce café si prometteur...

Les voilà littéralement baptisés.

Dans la joie !

Par leur tout nouveau pays.

MÉLANGE

Roger laisse le plant de café derrière lui et fait quelques pas. Il embrasse du regard son bout de Calédonie. Il a le même sourire que lorsqu'il parcourait les belles montagnes sur lesquelles s'adosse la vallée d'Amoa. Tout jeune, il était déjà indépendant et volontaire. Il voulait, à cette époque — tout comme maintenant —, apprendre et comprendre la nature en profondeur. La faune l'émerveillait : les abeilles, les roussettes, les perruches, les corbeaux, les cerfs, les crevettes. Le banyan blanc et le banyan « poilu », grand consommateur de gaz carbonique avec ses centaines de racines, n'avaient pas de secrets pour lui. Pas plus que tous les arbres et les plantes exposés à sa vue, à son odorat, et recensés par son mentor, Ouli. Sans parler de l'élément primordial pour la vie. L'eau sous toutes ses formes : pluie, ruisseau, creek, chute et mer — ce réservoir de vie et de légendes où il adorait se plonger...

Dans ce lopin muséal, en bas de son appartement, il a planté un mesclun commun, alternant avec des touffes anarchiques d'herbe « buffalo ». Un mélange de plantes endémiques et aussi des graines apportées par les deux branches métropolitaines de sa famille. Comme ces quelques plants de navets et de pommes de terre qu'il cultive avec amour, juste à côté de deux ou trois tubercules de manioc ombragés par un papayer.

Il se baisse et ramasse le tuyau d'arrosage, car, ces derniers temps, les pluies se font rares sur la ville. Le bruit de l'eau giclant sur la terre craquelée, puis courbant des herbes folles, lui rappelle le chant des creeks où des mousses flottaient comme des chevelures de femmes dans le courant. Il en recueillait souvent pour leur formidable pouvoir cicatrisant sur les coupures et les plaies. En brousse, le sang fait partie du quotidien chez ceux qui cultivent.

C'est un engrais comme un autre...

ÉCRITURES

« 20 octobre 1898

« Chère mère,

« Léon s'est entaillé la cheville avec un tamioc, en fin d'après-midi... »

Marie débute toujours sa lettre par une anecdote. La plume court facilement sur le papier, elle a tant de choses à dire, à raconter à ceux qui sont restés là-bas ! Avec Léon, ils ont commencé à écrire dès les premiers jours, pour penser à autre chose, pour repousser la fatigue et la déprime, pour effacer leur isolement. Ce soir, Léon s'est couché, harassé par le débroussaillage des lantanas dont la prolifération et la luxuriance sont si difficiles à endiguer. D'où l'entaille assez profonde que Marie a soignée avec l'aide d'une vieille de la tribu. « *Après s'être éclipsée en forêt, la vieille femme est revenue avec une poignée de mousse qu'elle a posée sur le pied de Léon et, trois heures après, la plaie n'y paraissait presque plus.* »

Demain, complètement remis de sa blessure, la page d'écriture sera pour lui. Jour après jour, le couple façonne un roman-feuilleton avec ces lettres si précieuses qui vont rester leurs témoignages, leurs mémoires, même si tous deux ne s'en doutent pas encore. Écrire est un moment privilégié, une parenthèse apaisée, un lien indispensable avec la famille métropolitaine. Avec leurs quatre enfants, surtout, si éloignés de leurs bras... Seul un travail acharné en journée leur permet de ne pas trop y penser. Marie écrit à sa mère, pour la rassurer, et Léon à son père, pour lui parler de cette nouvelle terre, de ces nouvelles plantes, de ces fruits inimaginables, il y a peu...

Dans un premier temps, les choses ont semblé faciles. Tout pousse, à l'instar des graines apportées dans leurs bagages. Comme ils ont débarqué en saison fraîche, le climat leur est agréable. Avec un potager métro-canaque rapidement mis en chantier, ils sont vite autosuffisants, après les premiers défrichages sur ce terrain fertile. Des fruits inconnus pour eux, délicieux de surcroît, poussent en abondance et naturellement. Il n'y a qu'à tendre le bras. La tribu qui leur a cédé sa terre est accueillante. Elle déménagera bientôt, cédera la place, mais les côtoie pour l'instant. Et c'est tant mieux, car ils ont beaucoup à apprendre de ces gens.

Le couple picard campe, en attendant mieux. Il est aussi aidé par ses « voisins », des colons, distants de plusieurs kilomètres. Des familles, des couples encore sans enfants ou des hommes célibataires, arrivés avant eux et qui connaissent la marche à suivre, les choses à éviter. Tous sont venus pour planter du café et tous sont optimistes. Léon et Marie regrettent d'avoir apporté si peu d'ustensiles avec eux, car pour se procurer des outils onéreux et de médiocre qualité, un long voyage à Nouméa est nécessaire. Si les Canaques, les *tayos* comme on les appelle ici, leur paraissent sympathiques, voire attachants, ils s'étonnent de leur nonchalance confinant à la paresse, sourient de leur absence de coquetterie — ils vivent nus ou avec un simple morceau d'étoffe —, de leurs horaires élastiques, tout en admirant leur robustesse et leur endurance lorsqu'ils « travaillent ». Les hommes sont musclés et... beaux — dixit certaines femmes de colons entre elles — et les jeunes *popinées* aussi — réflexion masculine générale. Par contre, cette communauté blanche importée se méfie des anciens bagnards louant leurs services sur cette côte.

Marie, comme Léon, aime autant écrire que lire. Ce sont leurs seuls loisirs après une journée de labeur. Mélangés à l'odeur de l'encre, les arômes de la cellulose d'un livre ouvert, d'une enveloppe déchirée au coupe-papier, ont toujours fasciné Marie. Elle s'y connaît peu en

parfums, elle n'a jamais usé de ceux qu'on voit dans les vitrines. Superflus et, surtout, trop chers. Elle se demande si quelqu'un a pensé à emprisonner la senteur enivrante du papier... Écrire à la bougie ou lire des revues arrivées par courrier sont vraiment des distractions vespérales indispensables. Le courrier postal — par l'intermédiaire du bateau le *Tour de Côte* — est leur seul lien avec la France. Un lien distendu, le caboteur n'apportant rien pendant un certain temps ou, au contraire, leur délivrant une quantité importante de missives. Sur lesquelles des larmes de joie coulent, brouillant la première lecture...

Ils ont bientôt une petite case en dur, construite de leurs mains et avec l'aide des colons voisins. Ils peuvent désormais rendre les invitations de ces derniers. Afin d'acheter deux vaches, un veau et un cheval, Léon a dû effectuer un déplacement périlleux. Se rendant à Koné, sur l'autre côte, il a fait une chute spectaculaire — heureusement sans gravité — dans une ravine. Les Canaques l'accompagnant l'ont tiré de ce mauvais pas en riant et cet incident a rempli la majeure partie d'une lettre pour son père. Achat de cochons et création d'un poulailler pour la chair et les œufs sont venus compléter leur installation. Léon ayant construit un four à pain par souci d'économie, celui-ci s'avère très rentable, car les indigènes raffolent de cette pâte cuite. Ils sont aussi friands d'alcool. Comme tous les colons, Marie et Léon tiennent commerce avec les Canaques et cela rapporte gros. En tant que ruraux débrouillards et habiles, Marie et Léon sont gâtés par rapport à certains colons fraîchement débarqués, peu manuels et qui ignorent tout de la terre et de sa culture. Même munis d'un capital financier plus important, ces amateurs sont vite dégoûtés.

Dans les trois lettres arrivées en même temps hier, Marie a découvert des photographies récentes de leurs quatre enfants. Elle consacre un grand paragraphe à commenter les clichés — ils grandissent si vite — ainsi qu'à leur prodiguer tout son amour. Avec Léon, ils pensent être assez à l'aise avec leurs récoltes vendues d'ici une année pour les faire venir. Une des lettres, pourtant, leur a causé du tracass, un notaire indélicat en France les spoliant d'une somme d'argent sur laquelle ils comptaient...

« 18 septembre 1899

« Cher père,

« Marie a accouché dans la nuit, vous pouvez annoncer à André, Raoul, Eugène et Yvonne qu'ils ont un petit frère que nous avons prénommé René. Je suis très heureux de cet événement. Nous reconstituons une famille... Marie, malgré une grossesse sans problème, me semble fatiguée. Son âge, sans doute, et les températures élevées de la saison chaude et humide — qui se situe en hiver pour vous — qu'elle a subie en début de grossesse. » L'air préoccupé, Léon écrase un moustique gonflé de sang sur son avant-bras. Ces insectes sont sans pitié et porteurs de fièvres. Il est content d'avoir investi dans une moustiquaire solide, achetée à Nouméa. Marie ne doit pas être piquée, elle est encore faible et ce serait dangereux pour le bébé...

Les moustiques sont arrivés avec la saison des pluies. La pluviosité abondante prend la forme de grains violents qui freinent le travail aux champs et gonflent la rivière. La deuxième année a été plus dure à vivre. Les graines de café semencées étaient de mauvaise qualité et ont tardé à donner des cerises. De toute façon, les récoltes de café rapporteront peu, compte tenu du travail demandé. Le paradis a perdu peu à peu de son aura. Le défrichage est un éternel recommencement, les bobos physiques s'enchaînent et les corps récupèrent moins vite qu'en métropole.

Léon et Marie s'acharnent, cependant, en essayant de nouvelles plantations et en variant leurs cultures. Léon a même planté des banians « caoutchouc » dont il est fier, et Marie des fleurs dont les bouquets égayaient la case. La courtoisie et le bon sens de Léon sont appréciés par sa communauté qui l'a élu « édile en chef » de la commune de Poindimié. Un poste

ersatz de maire qu'il prend très au sérieux lorsqu'il est amené à résoudre les problèmes communautaires.

Il apprend à connaître les *tayos* et participe à des *coutumes*, certes hermétiques à son esprit occidental, dont il comprend cependant l'importance. L'impôt inique de capitation — 15 francs par indigène — et l'attitude des frères maristes, anti-colons et profiteurs des Canaques d'après lui, le font monter au créneau. D'autant plus que la position vis-à-vis de la capitation, entre les différentes tribus, s'avère opposée. Ces divisions, entretenues par les religieux, fomentent des guerres intestines. Soucis d'argent, récoltes ne tenant pas leurs promesses, journées fatigantes se répètent.

Et maintenant, ce bout de chou...

Léon termine sa lettre par une formule pleine d'affection pour son père. Il entend Marie pleurer doucement sous la moustiquaire. Malgré le vrombissement des moustiques qui s'agglutinent autour de la lampe à pétrole, Léon reste encore un peu sur la terrasse avant d'aller la rejoindre et de la consoler. Ils savaient tous deux que des épreuves les attendraient, mais n'avaient pas envisagé celle-ci. Il revoit la vieille *popinée*, qui a aidé Marie lors de l'accouchement, lui poser l'enfant dans le creux des bras.

Son petit René, à la peau si mate...

Aux cheveux sombres si abondants et drus...

Pour un nouveau-né !

PASSANTE

Roger s'assied sur un tabouret, fait de sa main, placé au milieu du jardinet. De là, il voit pratiquement toutes ses modestes plantations. La position assise en fait aussi un lieu de méditation. Le corps est au repos et l'esprit vagabonde. Un moment de solitude qu'il aime, alors que, toute sa vie, il a vécu en groupe et recherché les rencontres. Il lui arrive encore d'aider les visiteurs de l'Acapa, située tout près, à porter leurs sacs, malgré son grand âge et la difficulté qu'il a lui-même à se déplacer.

Il n'a jamais eu à se forcer pour ces contacts. De tout temps, les broussards se sont serré les coudes, les ethnies se sont mélangées, les équipes au travail se sont aidées mutuellement et les familles ont été nombreuses. Il est d'ailleurs le quatrième d'une fratrie de quatorze enfants.

Un éclat de voix, en haut, dans la rue. Il reconnaît la stridence des cordes vocales de la femme kanak, un peu dérangée, qui arpente souvent les rues du quartier. Très matinale aussi, elle traîne un cabas à roulettes derrière elle, toujours en demande d'une pièce jaune, d'un bonjour ou d'un café. Ce qu'elle quémande, en fait, c'est un brin de conversation, un peu de chaleur humaine, une main tendue...

Lorsqu'elle est à portée de sa vue, Roger accède volontiers à sa requête. Il l'invite même à entrer dans la résidence, à monter chez lui pour lui offrir tasse roborative et parlotte indispensable. Malgré des regards parfois courroucés de certains copropriétaires...

Il n'a pas à se forcer, car cette femme seule et âgée lui fait penser à sa mère Eugénie. Cette maman tant aimée qui a gardé jusqu'à sa mort le secret lié à sa naissance et à son métissage. Roger ne l'a découvert que fort tard — il avait la cinquantaine — grâce à des recherches dans les archives métropolitaines, doublées de questions à sa branche picarde, longtemps muette sur le sujet.

Alors, comment refuser de faire un geste en direction de cette femme mélanésienne qui fait partie du paysage en abordant, voire apostrophant, tous les passants qu'elle croise.

Comment pourrait-il agir autrement ?

Lui qui, de plus, a du sang kanak.

Coulant dans ses veines...

Depuis toujours !

MÉTISSAGE

Octobre 1906

Le jeune garçon siffle et martèle le sol avec ses pieds, imitant le rythme des bambous frappés. Si ce n'était sa chemise et son short, on le prendrait pour un petit *tayo* avec sa peau caramel. Dès l'aube et dès qu'il a une heure de libre, René passe son temps à courir en forêt, à faire le va-et-vient entre la nouvelle belle maison de ses parents et les cases de la tribu. Intrépide pour ses sept ans, toujours à demi nu, il court les creeks et la brousse dès que possible. Il a peu de goût pour l'école, ce lieu d'enfermement. Il s'y rend pourtant, ne voulant pas déplaire à maman Marie qui est devenue institutrice. L'année dernière, une petite sœur est née, Eugénie. Il l'adore et se promet de l'initier à ses jeux buissonniers sitôt qu'elle sera en âge de le suivre. Eugénie a la même couleur que lui et ses cheveux tire-bouchonnant sont aussi noirs que les siens. Une vraie *popinée*. René parle français avec papa Léon et maman Marie. Il a l'impression d'avoir plusieurs mamans, car, à la tribu, on le dorlote et on lui parle un langage qu'il comprend. Là-bas, il a plein de tontons et de tantines qui lui distribuent des fruits à longueur de journée. Maman Marie et papa Léon lui ont aussi montré des photos de trois grands frères et d'une grande sœur qu'il n'a jamais vus en vrai. Ils habitent trop loin. René les trouve drôles, immobiles et habillés comme pour aller à la messe.

Encore un endroit où il n'aime pas être enfermé...

Assise sur la grande terrasse de leur maison — celle dont elle rêvait dès leur arrivée, il y a huit ans —, Marie, admirative, regarde son garçonnet danser et siffler avec beaucoup d'entrain. Son petit métis chéri que Léon a accepté sans problème. C'est un homme bon et intelligent qui lui a tout de suite pardonné ce faux pas charnel. Comment résister à l'appel du corps sous ces chauds tropiques où les natifs vivent dans le plus simple appareil ? Ce jour-là, après des heures de travail en plein soleil, elle se baignait dans le creek qui parcourt la propriété. Le jeune et beau *tayo* l'avait regardée avec fascination. Une envie irrésistible les avait submergés... Léon avait lui aussi cédé maintes fois au désir qu'inspiraient les jeunes filles de la tribu. Une attitude courante chez les colons, et plus ou moins acceptée par les épouses officielles. Le produit de l'une de ses fredaines babille derrière Marie. La petite Eugénie marche à quatre pattes, un gazouillis joyeux et permanent sur les lèvres. Marie et Léon sont fiers de leurs deux enfants, sur qui ils peuvent déverser leur trop-plein d'amour. En attendant la venue, toujours repoussée, des quatre autres restés en France...

Les résultats agricoles espérés n'ont jamais vraiment été au rendez-vous. Les récoltes ont été trop chiches ou partiellement détruites par les cyclones et les dépressions fortes. Démoralisés après tant d'efforts, Léon et Marie sont prêts à vendre, alors que leur belle maison est enfin édifiée. Cependant, ils n'ont pas assez de ressources pour rassembler, dans un sens comme dans l'autre, leur famille écartelée. La perspective d'un retour se heurte à plusieurs raisons : ils aiment la vie ici, même si elle s'avère rude, et une certaine fierté les oblige à continuer, à lutter encore. Ajoutée à d'autres décès familiaux en France, la mort du père de Léon vient assombrir l'horizon du couple. Heureusement, Eugénie et René, eux, tempèrent par leur joie de vivre ce nouveau coup du sort.

Léon sort à son tour sur la terrasse et s'installe à côté de sa femme. Remarquant la danse endiablée de René, il prend la main de Marie et y dépose un baiser.

10 octobre 1909

Du haut de ses dix ans, René comprend la détresse de son père ainsi que la mine triste de toutes les personnes qui ont défilé depuis hier. C'est pourquoi il s'occupe de sa petite sœur qui, à quatre ans, ne se rend pas compte. Lui même a du mal à imaginer qu'il ne reverra plus maman Marie. On lui a dit qu'une chose lui avait dévoré le ventre, d'où son alitement et ses gémissiments depuis quelques semaines. Il est allé l'embrasser ce matin, elle paraissait dormir paisiblement dans une belle robe blanche qu'il ne lui avait jamais vu porter. À un moment, René a cru voir bouger un bras de sa mère. Ce n'était qu'Eugénie qui, après s'être faufilée au milieu des jambes adultes, tirait sur le tissu de la robe. Lors de ce petit incident, les pleurs, presque hurlés, de papa Léon l'avaient transpercé. Il a vite récupéré sa sœur, aidé par une tantine de la tribu. Il n'a jamais vu son père dans un tel état. Il a surpris des bribes de phrases chuchotées qu'il n'a pas bien comprises : « ... *inconsolable !* » « ... *au bord du suicide...* ». Il décide d'emmener Eugénie jouer près du creek où l'eau chante, nuit et jour, malgré le malheur des grands.

1920

Ce matin, Léon est allé se recueillir sur la tombe de Marie. Une habitude qu'il a prise pour venir lui annoncer les nouvelles importantes. Comme il ne peut pas lui écrire, il vient lui parler. Au début, ravagé par sa mort et son pesant veuvage, il ne faisait que fondre en larmes, prostré sur la stèle. Puis, pour Eugénie et René, il avait recommencé à survivre, s'enfermant dans le travail et l'amour pour ses deux derniers.

La première grande nouvelle posthume pour Marie avait été l'arrivée de Raoul et d'Eugène en 1912, puis d'Yvonne, deux ans plus tard. Le retour, longtemps inespéré, pour trois de leurs enfants métropolitains que Marie n'aura jamais pu embrasser autrement qu'en photos après les avoir quittés. Captivés par le pays à leur arrivée, comme Marie et Léon l'ont été quinze ans plus tôt, les trois aînés ont pris sous leurs ailes leur demi-fratrie. Ils ont fermé les yeux sur leur couleur et ouvert grand leurs cœurs aux deux petits Calédoniens.

Ce matin, Léon est venu dire à Marie qu'un quatrième enfant — une petite Léontine — est né, il y a huit jours, de son union avec Claire, la jeune veuve qu'il a épousée avec la bénédiction de ses grands enfants. Le temps efface presque tout. Les années défilent, la famille recomposée s'agrandit et la Métropole s'éloigne irrémédiablement. Léon passe toujours voir Marie. Ils resteront à jamais les deux pionniers indissociables.

Pour la naissance de cette petite dernière, un grand repas est prévu à midi, regroupant les membres de la famille, les amis fidèles et des membres de la tribu qui les ont toujours accompagnés lors des bons comme des mauvais moments. Tous les présents de la famille, du bébé au patriarche, savent inconsciemment qu'ils reposeront un jour près de Marie.

Ils seront tous enterrés ici.

Chez eux.

THÉ

.....
Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>